

Présentation — Ce qui reste...

James Cisneros et Michèle Garneau

Raconter

Numéro 2, automne 2003

URI : id.erudit.org/iderudit/1005453ar

DOI : [10.7202/1005453ar](https://doi.org/10.7202/1005453ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue intermédialités (Presses de l'Université de Montréal)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cisneros, J. & Garneau, M. (2003). Présentation — Ce qui reste.... *Intermédialités*, (2), 9–10. doi:10.7202/1005453ar

Tous droits réservés © Revue Intermédialités, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Présentation — Ce qui reste...

JAMES CISNEROS, MICHÈLE GARNEAU

Raconter *ce qui reste*, propose l'un, tandis que l'autre, répétant la formule d'un air entendu, fait une pause entre le verbe *raconter*, et son prédicat, *ce qui reste*. De ce malentendu oral a surgi une autre formule qui, à l'écrit, se traduit par l'ajout d'une simple virgule : *raconter, ce qui reste*. Mais en dépit de sa présence discrète, la virgule n'est pas simple. Et si nous en faisons un usage parfois inconsidéré, c'est peut-être que, ne lisant plus à voix haute, nous ne savons plus respirer lorsque nous écrivons. Isidore de Séville notait que la virgule « marque le rythme de la respiration dans l'énoncé du sens¹ ». Médium pour la respiration, indispensable au rythme de la lecture, à cheval entre l'écrit et l'oralité, la virgule pourrait bien être le degré zéro de notre réflexion sur la nécessité de ne pas occulter la puissance des matérialités dans la fabrication du sens, d'une histoire.

Mais la virgule n'a pas tranché. Nous pensons que les deux formules rendent compte d'une préoccupation commune à tous les textes, et que la plupart d'entre eux oscillent entre les deux sens qu'elles contiennent. *Raconter ce qui reste* concerne la question de ce qui reste, des traces d'un événement qui doivent être racontées. Raconter à partir de ce qui reste, même s'il ne reste plus grand chose à raconter (du moins le présuppose-t-on), ou encore parce que ce qui reste est si fragile, incertain, vulnérable, voire inénarrable et indicible, qu'on risque de le manquer, de le rater en allant vers lui. Quelque chose résiste — des restes — qu'il faut raconter. Question d'éthique, d'un « devoir de mémoire ». Ici, la question serait : « Qu'est-ce qui s'est passé ? »

1. Giorgio Agamben, *Idée de la prose*, trad. Gérard Macé, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1998 [1985], p. 93.

Raconter, ce qui reste concerne plutôt la question de l'acte de raconter. Quelque chose subsiste — le désir de raconter — que matérialisent et supportent les trois petits points de suspension du « Il était une fois... » enchanteur des contes. « Là où une voix a failli, où le souffle a manqué, un petit signe est suspendu en l'air. Sans autre soutien que celui-ci, hésitant, la pensée s'aventure² ». Le désir de raconter et de se faire raconter n'importe quoi, pour s'endormir ou pour rester éveillés. Question plus anthropologique, celle d'une fonction narrative pérenne, intarissable. « Car nous n'avons aucune idée, écrit Paul Ricœur, de ce que serait une culture où l'on ne saurait plus ce qui signifie *raconter*³. »

10

Ou bien on a les vestiges d'abord et on les raconte : *raconter ce qui reste* ; ou bien, c'est dans l'acte même de raconter que l'on met des vestiges là : *raconter, ce qui reste*. Tous les textes suivent une trace : les traces de la voix dans la narration littéraire, les traces d'une narrativité dans la musique, les traces d'un nouveau mode de narration (de soi), les traces d'une image dans une autre image (photographique, cinématographique, vidéographique), les traces de l'oralité dans la littérature, la musique. La narration est mise en rapport avec son propre épuisement, ses phénomènes d'amenuisement, ses nouvelles modalités de réception par le cinéma, la vidéo, le comptage numérique. Plus fondamentalement peut-être, tous les textes construisent un *tracé intermédial*, révélant comment le narré n'a jamais cessé de se déployer à partir « de supports techniques qui en déterminent l'effectivité et d'institutions qui en permettent l'efficacité⁴ ». Tous les textes suivent une trace ou montrent comment, d'une certaine manière, toute narration est hantée par quelque chose. Veut-on oublier l'événement qui attend seulement qu'on lui donne une seconde chance, sa « chance messianique » comme le dirait Walter Benjamin ; veut-on oublier que l'on raconte toujours quelque chose, et que, comme l'écrit Beckett, « Il faut continuer... » malgré tout ; veut-on faire oublier le médium qui a pourtant sa part plus que décisive dans l'intelligibilité d'une histoire, et de l'Histoire ?

2. Giorgio Agamben, *Idée de la prose*, p. 93.

3. Paul Ricœur, *Temps et récit II — La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1984, p. 48.

4. Éric Méchoulan, « Le temps des illusions perdues », *Intermédialités*, « Naître », n° 1, printemps 2003, p. 10.